

# Préambule

---

Pourquoi donc, dans un pays comme la France où la pratique religieuse est très faible, faudrait-il étudier ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les *faits religieux*? Comment les approcher? Comment user de ces savoirs? C'est l'objet de cette brève introduction.

## **Le religieux en France dans les temps de la sécularisation**

La France connaît un mouvement de sécularisation, qui s'est accéléré depuis les années 1960. Les pratiques religieuses sont devenues le fait d'une petite minorité, les prescriptions des autorités religieuses ne gouvernent plus les conduites individuelles ou familiales. Pourtant, si les étapes essentielles des vies n'ont plus, pour la grande majorité de la population, de dimensions religieuses, si les morales se réfèrent plus souvent aux droits de l'homme qu'aux textes sacrés, le religieux n'a pas disparu des horizons quotidiens. Il joue toujours un rôle majeur dans le monde. Il anime encore parfois la vie politique française. Quelques exemples peuvent le montrer.

L'élection en 1978 d'un pape venu de Pologne est un fait historique où se mêlent le religieux et le politique : à terme la chute du Mur de Berlin, qui coupait l'Europe en deux, n'est pas loin. Qui pourrait déchiffrer le conflit israélo-arabe sans mesurer les enjeux du contrôle de l'esplanade des Mosquées, du dôme du Rocher et de al-Aqsa, du « mur ouest »? Tous ces lieux sont aussi sacrés pour les uns que pour les autres. Au sein même de l'islam, les antagonismes entre les chiites et les sunnites alimentent l'essentiel des conflits mondiaux. Le religieux est donc présent dans la vie du monde, et il se manifeste sous de nouvelles formes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la *nahda*, au Moyen-Orient, est portée par les intellectuels, musulmans ou chrétiens orientaux, pour promouvoir la renaissance arabe. Ce mouvement pluraliste serait impensable aujourd'hui alors que les expressions les plus visibles du religieux – cela se vérifie

dans les trois monothéismes – proclament la volonté de revenir à la pureté des origines. Ces extrémismes, souvent violents, refusent toute coexistence des croyances.

La deuxième raison est culturelle : sans compréhension des dimensions religieuses des œuvres littéraires, artistiques, architecturales, musicales, on perd tout accès à des siècles de civilisation méditerranéenne et européenne. Il serait dramatique que, dans ces temps où prime l’instant présent, le passé devienne opaque. L’étude du religieux fait percevoir des formes de l’existence humaine, le poids des rites, le sens du sacré et de la transcendance, nécessaires, en dehors même de toute religion révélée, à la compréhension de soi-même et, plus largement, des sociétés humaines. Il est une introduction à la compréhension du symbole et à l’usage de son maniement.

Enfin, comprendre le religieux, c’est mesurer, contrairement à ce qu’expriment les fondamentalismes, qu’il ne peut jamais être saisi « pur ». Il s’entremêle toujours avec les autres dimensions, sociale, politique, économique, culturelle de la vie. Comprendre, c’est analyser et distinguer.

### **Comment évoquer les monothéismes dans une perspective laïque ?**

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l’*Encyclopédie* de Diderot et d’Alembert définit ainsi l’histoire : « L’histoire des événements se divise en sacrée et profane. L’histoire sacrée est une suite des opérations divines et miraculeuses, par lesquelles il a plu à Dieu de conduire autrefois la nation juive, et d’exercer aujourd’hui notre foi. Je ne toucherai point à cette matière respectable » (Voltaire). L’article « Religion » propose un développement sur *la religion naturelle*, sans aucune approche de nature historique. En 1835, un *Abrégé d’histoire sacrée et profane*, destiné au Collège de Montréal, propose les deux récits sans relation aucune de l’un à l’autre. L’histoire sacrée commence naturellement ainsi : « Dieu créa et embellit l’univers pendant six jours... » Jusqu’au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les écoles, étaient ainsi juxtaposés deux enseignements : le maître qui explique le catéchisme et l’histoire sainte raconte aussi la chronique des rois et la construction du royaume.

Puis vient Ernest Renan : « Ma religion, écrit-il, c'est toujours le progrès de la raison, c'est-à-dire de la science. » Et il poursuit : « L'histoire des religions est éclaircie dans ses branches les plus importantes. Il est devenu clair, non par des raisons *a priori*, mais par la discussion même des prétendus témoignages, qu'il n'y a jamais eu, dans les siècles attingibles à l'homme, de révélation ni de fait surnaturel » (préface de 1890 de *L'avenir de la science*). En effet, alors que l'école devenait laïque et que le catéchisme sortait de la salle de classe (loi de 1882), tout un ensemble d'institutions plaçait le religieux dans le champ du savoir : une chaire d'histoire des religions au Collège de France et, cette même année 1880, une revue scientifique (*Revue de l'histoire des religions*), puis la création en 1886 de la section des sciences religieuses à l'École pratique des hautes études. Comme l'écrit Alfred Réville, premier titulaire de la chaire du Collège de France, tous ces travaux convergent « dans le culte commun de la vérité historique ».

« On n'arrive pas », écrit encore Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* en 1883, « à établir que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée. » Alors, la science victorieuse du religieux ? C'était la conclusion de René Viviani, républicain socialiste, en 1906 au lendemain de la séparation des Églises et de l'État : « D'un geste magnifique, s'exclamait-il à la Chambre des députés, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus ! Voilà notre œuvre, notre œuvre révolutionnaire ! »

Un siècle plus tard, la science n'a plus la prétention d'éteindre les lumières du ciel, ni de démontrer l'inanité de la révélation. La démarche des chercheurs met en évidence ce qui relève, d'une part, du savoir scientifique et, d'autre part, de la croyance. Croyances qui, d'ailleurs, sont des « faits religieux » susceptibles de retenir leur attention. Les armes de la critique, aujourd'hui, ne s'aiguisent plus pour pourfendre les « révélations » et les transcendances. Elles respectent les croyances, dans leur ordre – pour employer un vocabulaire pascalien.

## Les monothéismes sont dans l'histoire

Ces armes, parce qu'elles situent le religieux dans une histoire, montrent comment ont été progressivement construits les doctrines, les dogmes et les pratiques. Le judaïsme n'a pas été fondé par Moïse, le christianisme n'a pas été inventé par Jésus, pas plus que l'islam par Muhammad. Moïse n'a pas d'existence historique attestée : la lecture scientifique de la Bible montre comment un petit peuple a créé son histoire et inventé ses grands ancêtres, en élaborant un fascinant récit de ses origines. Concernant le christianisme, la question historique la plus difficile est de comprendre comment a pu se nouer un lien entre Jésus, obscur *rabbi* juif, qui vivait au temps de Tibère en Palestine, et la construction d'une Église qui se pérennise, au IV<sup>e</sup> siècle, en se coulant dans l'Empire romain. Les religions naissent et évoluent dans l'histoire et se transforment avec elle. Quelques exemples éclairent leur construction progressive : les sacrements ne sont institués dans l'Église qu'aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les « cinq piliers » de l'islam ne sont pas une prescription du Coran. L'étude du religieux permet donc, en situant les événements dans une histoire de montrer que les éléments (dogmes, croyances, gestes et rites) qui constituent une religion ne sont pas un donné immuable présent en totalité dès l'origine, origine qu'il serait d'ailleurs impossible de dater avec précision. Les religions se sont progressivement constituées et continuent encore à évoluer.

L'évolution dans le temps s'accompagne d'une grande diversité dans l'espace : lors de l'élaboration du numéro consacré à l'islam le comité scientifique avait été tenté d'utiliser le pluriel, *les islams*. Quant au christianisme, le mot englobe un très grand nombre d'Églises, bien différentes les unes des autres, même si elles se réfèrent toutes à l'enseignement de Jésus. Le savoir respecte les croyances, il ne se donne pas pour mission de nier les « révélations », mais il met en lumière l'erreur de ceux que l'on appelle *fondamentalistes*, qui présentent le religieux comme un corps immuable de croyances et de gestes, posé et construit dès l'origine.

En 1904, un enseignant du lycée Condorcet, Amédée Thalamas, publie un ouvrage qui a pour titre *Jeanne d'Arc, vérité et légende*. C'est le départ d'une querelle qui rebondit en 1908 quand Thalamas est chahuté par les Camelots du Roi à la Sorbonne puis, en 1910, lors de la « querelle des manuels ». Le débat est simple : pour Thalamas, Jeanne *a cru entendre* les voix célestes ; pour ses contradicteurs, Jeanne *a entendu* les voix. Le religieux est alors au cœur du conflit politique, le débat est contemporain de l'interdiction des congrégations religieuses et de la loi de Séparation des Églises et de l'État. Les temps ont changé. Aujourd'hui, la bonne formule, qui préserve la rigueur du savoir et aussi les convictions de chacun, serait de dire : Jeanne, lors de ses procès, *a affirmé qu'elle avait entendu* des voix. Le savoir est le même pour tous mais ce savoir commun respecte les convictions de chacun. Un autre exemple, emprunté à l'islam, le montre : pour les musulmans croyants, le Coran est un texte *révélé*, directement tombé, depuis la table d'Allah, dans l'oreille de Muhammad ; la vérité mise en évidence par le savoir historique analyse l'élaboration progressive d'un texte sur un siècle. Là encore, il n'y a pas contradiction entre deux affirmations d'ordre différent. Accepter l'histoire, c'est reconnaître d'un même mouvement la diversité des appartenances et la vérité du savoir. C'est refuser la haine et la violence.

*Dominique Borne*, décembre 2014  
historien, président honoraire de l'Institut européen  
en sciences des religions (IESR)